

vous lire cette même scène dans Molière, ou quelques vers de Joas dans *Athalie*, et elle commencera sur ce ton de complainte, ce ton niais et monotone qui est propre aux enfants qui lisent :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donna la pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Ces grands professeurs de lecture ne savent pas lire. Je veux vous citer à l'appui de ce curieux phénomène un fait qui jette beaucoup de jour sur la question qui nous occupe.

J'avais écrit, dans une pièce de théâtre, *Louise de Lignerolle*, un rôle de petite fille. Ce rôle fut confié à une enfant de dix ans, pleine d'intelligence et de grâce. Le jour de la répétition générale ma petite actrice fit merveille, et un spectateur, placé devant moi à l'orchestre, s'écria en l'applaudissant : « Quelle vérité ! quelle naïveté ! comme on voit bien qu'on ne lui a pas appris cela ! »

Or, depuis un mois, je ne faisais pas autre chose que de lui souffler ce rôle, intonation à intonation. Ce rôle était-il donc au-dessus de son âge ? Nullement. J'avais même emprunté à ma petite actrice, que je voyais souvent, quelques-unes de ces expressions originales que les enfants créent d'instinct. Mais, dès que ces expressions entrèrent dans son rôle, dès qu'elle se mit à les lire, tout son naturel disparut. Ce qu'elle avait dit à merveille quand elle parlait pour son propre compte, elle l'exprimait froidement et à contre-sens dès qu'elle parlait au nom d'une autre, et il me fallut beaucoup de temps et d'efforts pour l'amener à être ce qu'elle était, pour lui réapprendre ce qu'elle m'avait appris.

On le voit, la lecture est si bien un art, qu'il faut l'enseigner, même à ceux qui le montrent.

J'arrive au point le plus intéressant de notre étude : la lecture considérée comme moyen d'appréciation littéraire.

§

Un jour, M. Sainte-Beuve, après une longue conversation où je lui avais exposé mes idées sur ce sujet, me dit : — A ce compte, un habile lecteur serait un habile critique.

— Sans nul doute, et vous dites même plus vrai que vous ne le croyez. En quoi en effet consiste le talent du lecteur ? A rendre les beautés des œuvres qu'il interprète ; pour les rendre, il faut nécessairement les comprendre. Mais voici qui va vous étonner ! C'est son travail pour les rendre qui les lui fait mieux comprendre ; la lecture à haute voix nous donne une puissance d'analyse que la lecture muette ne connaîtra jamais.

M. Sainte-Beuve me demanda quelques exemples. Je lui citai le beau discours académique de Racine sur Corneille.

Ce discours est célèbre parmi les lettrés. Il renferme surtout un passage merveilleux : c'est la comparaison du Théâtre-Français avant Corneille et après lui. J'avais souvent lu tout bas et admiré ce passage ; mais un jour, en essayant de lire cette belle page tout haut, je fus arrêté par une difficulté d'exécution qui me surprit et me fit réfléchir. La seconde partie me parut lourde et presque impossible à rendre. Cette partie, en effet, a dix-sept lignes, et ces dix-sept lignes ne forment qu'une seule phrase ! Une phrase sans un seul moment d'arrêt. Pas de points ! Pas de deux points ! Pas même de point et virgule ! Rien que des virgules, avec des entrelacements d'incidentes qui se succèdent et renaissent à chaque repli de la phrase, la prolongent au moment où vous la croyez finie, et vous obligent ainsi à la suivre, tout haletant, dans ses interminables sinuosités. J'arrivai au bout du morceau, essoufflé, mais pensif. Pourquoi

done, me demandai-je, Racine a-t-il écrit une si longue phrase et si laborieusement ordonnée ? Par instinct, mon œil se porte sur la première partie du morceau. Qu'est-ce que je vois ? Un contraste complet ! Sept phrases en neuf lignes ! des points d'exclamation partout ! pas un seul verbe ! Un style haché, disjoint ! Tout en fragments, en tronçons ! Je pousse un cri de joie, j'avais vu clair ! Wantant exprimer les deux états du théâtre, il avait fait plus que les raconter, il les avait peints. Pour figurer ce qu'il appelle lui-même le chaos du poème dramatique, il emploie un style violent, abrupt, sans art, sans transition ! Pour rendre par une image sensible le théâtre, tel que Corneille l'avait créé, il imagine une longue période où tout s'enchaîne et se soutient, où tout est harmonie et unité, pareille enfin, dans sa laborieuse ordonnance, aux tragédies même de l'auteur de *Rodogune* et de *Polyeucte*, qui se plaît, on le sait, dans la combinaison savante des situations et des caractères.

Une fois ce fil en main, je repris le morceau, et je le lus de nouveau. Qu'on le lise aussi, et qu'on juge !

« En quel état se trouvait la scène française lorsque Corneille commença à travailler ! Quel désordre ! Quelle irrégularité ! Nul goût ! nulle connaissance des véritables beautés du théâtre. Les auteurs, aussi ignorants que les spectateurs, la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance, point de mœurs, point de caractères ; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement ; en un mot, toutes les règles de l'art, celles mêmes de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées.

« Dans cette enfance, ou pour mieux dire, dans ce chaos du poème dramatique parmi nous, Corneille, après avoir quelque temps cherché le bon chemin et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin, inspiré d'un génie extraordinaire et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable, accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvaient égarer.

L'épreuve me semble décisive, la démonstration irréfutable. Il est évident que, lu tout haut, ce morceau change d'aspect. Il s'éclaire d'un nouveau jour. La pensée de l'auteur y apparaît visible ! Ajouterai-je que cette lecture offre une difficulté qui est une leçon. Je ne sais rien en effet de plus malaisé et, par conséquent, de plus utile que de conduire jusqu'au bout cette terrible période de dix-sept lignes, sans se reposer une seule fois pendant la route, sans paraître fatigué, en faisant toujours sentir par les inflexions que la phrase n'est pas finie, de façon enfin à la laisser se dérouler dans toute son ampleur et dans toute sa souplesse majestueuse. Mes études de lecteur me furent fort utiles ce jour-là, et je rendis deux fois grâce à cet art, qui après m'avoir fait comprendre ce beau morceau, me permit de le rendre.

Je lui ai dû une joie plus profonde encore. Il m'a fait faire un pas de plus dans la compréhension du génie de nos deux plus grands prosateurs, Bossuet et Pascal.

§

C'était en Bretagne, l'année dernière, sur la pittoresque côte d'Arradon. Je m'y trouvais avec la famille désolée de notre cher et regretté M. Patin. La meilleure manière d'adoucir le chagrin de ceux qui souffrent est souvent